

Guerre en Ukraine : quand la question du conflit s'invite à l'école

Depuis le déclenchement de l'offensive russe, le 24 février, des adolescents vivent la guerre quasiment « en direct », sur leurs écrans. L'actualité n'épargne pas non plus les plus jeunes, encore écoliers. De la maternelle au lycée, les professeurs tentent de répondre comme ils le peuvent à un flot de questions.

Une classe du collège Jean-Renoir de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), en janvier 2022. **YIMING WOO / REUTERS**

Le bruit de la guerre ne s'arrête pas aux portes des salles de classe. Qu'ils aient repris le chemin de l'école quelques jours avant le déclenchement de l'offensive russe contre l'Ukraine, jeudi 24 février, ou qu'ils s'apprêtent à le faire, les enseignants sont soumis à un flot de questions. Et au « *devoir* » d'y répondre. Les élèves, abreuvés d'images et de vidéos sur les réseaux sociaux, vivent la guerre « *quasiment en direct* », rapportent bon nombre de professeurs de collège et de lycée.

« *Est-on à la veille d'une troisième guerre mondiale ?* », « *Est-ce qu'il peut y avoir un conflit nucléaire ?* », « *Combien de villes ont été attaquées ?* », « *Combien y a-t-il de morts ? Combien de réfugiés ?* », « *Quelles seront les conséquences économiques ?* » : voilà quelquesunes des questions que s'est vu poser Stéphane Rio, professeur d'histoire-géographie à Marseille, dont le lycée accueille un certain nombre d'élèves russophones ou d'origine slave. Cécile De Joie, qui enseigne les mêmes matières dans un établissement de l'Yonne, les entend aussi résonner dans ses classes de lycée, « *avec d'autres, nombreuses, sur le rôle de l'OTAN* », souligne-t-elle. *Les interrogations des élèves sont pointues et elles évoluent au fil des jours* ».

Chez les écoliers du primaire, les mots sont un peu différents, mais la quête de sens est la même. « *Est-ce que nous sommes en danger ?* », « *Est-ce que mon père, mes grands frères vont partir faire la guerre ?* », « *Combien de temps ça va durer ?* » : dans chaque classe, il y a toujours une poignée d'enfants – les plus informés, souvent aussi les plus exposés aux écrans – pour mettre en avant le sujet.

« Pourquoi la guerre ? »

Pour « *mettre un peu d'ordre* » dans ces questions, Hélène Feuilloley, enseignante dans une école d'Evreux, a demandé à ses élèves de CM2 de les coucher sur le papier. « *Pourquoi la guerre ?* » est l'interrogation qui lui semble la plus partagée. Avec une autre, posée par ceux de ces élèves, dont deux d'origine tchétchène, qui ont déjà l'expérience de la migration : « *Est-ce qu'on va encore être obligés de partir ?* »

« *Il n'est pas question, au primaire, d'improviser un cours de géopolitique*, avance Delphine Guichard, en charge d'un double niveau de CM1-CM2 dans une petite école de Sologne. *La*

priorité, à cet âge, ce doit être de préserver les enfants de la fureur du monde. Mais l'école ne peut pas faire comme si elle était un sanctuaire. »

Les « limites » de leur sanctuaire, les professeurs les ont déjà éprouvées, disent-ils, à chaque « étape d'après » : « après » les attentats de 2015, « après » les vagues de Covid-19 et les mises à l'isolement répétées, et, aujourd'hui, « après » l'attaque de l'Ukraine. « *On commence à s'habituer à parler en classe d'événements terribles, poursuit l'enseignante. Il faut être à l'écoute, taire nos angoisses pour se mettre à hauteur d'enfant, rassurer, expliquer... »*

Delphine Guichard a attendu que certains de ses élèves abordent le sujet – un « préalable » mis en avant par tous les professeurs du premier degré – pour s'en saisir. « *Vendredi 25 février, la surveillante de la cantine m'a rapporté que des élèves s'interrogeaient sur l'usage de la bombe atomique. Leurs mots, leurs craintes, c'est ça qui nous oblige.* » Un sentiment partagé par Johanna Cornou, directrice d'une école de onze classes au Havre (Seine-Maritime). « *On va mourir !* » : c'est le type de propos qui a pu fuser, entre enfants, là encore sur le temps de la cantine. « *Quand on entend ça, on ne peut pas ne pas réagir* », rapporte-t-elle.

Pas de « recette magique »

Mais réagir comment, précisément ? Dans l'école de deux classes de Delphine Guichard, un débat d'un quart d'heure, organisé le lundi qui a suivi la déclaration de guerre, a suffi à dissiper l'inquiétude. « *J'ai affiché au tableau une carte de l'Ukraine, et puis j'ai demandé aux élèves : "Est-ce que parmi vous certains savent ce qui se passe là-bas ?" Une quinzaine de mains [sur 27 élèves] se sont levées. J'ai donné la parole à une bonne élève. "L'Ukraine, avant, c'était en Russie, nous a-t-elle dit. Maintenant elle veut plutôt être en Europe. Mais la Russie n'est pas d'accord. Alors elle l'a attaquée.* » Sa réponse nous a semblé très juste. »

Pour Hélène Feuilloley, l'échange a duré plus d'une heure. « *Les enfants étaient attentifs, concentrés. Ils m'ont semblé plus intéressés que véritablement inquiets* », nuance-t-elle. Dans l'école de Johanna Cornou, en revanche, l'équipe pédagogique n'a pas souhaité, à ce stade, lancer un « travail systématique en classe ». « *Quand des élèves posent des questions, quand on les sent anxieux, on les prend en petit comité*, explique-t-elle. La vie de l'école doit continuer. On est là pour accueillir au jour le jour l'émotion. Mais on n'entre pas dans le détail des opérations. »

Avec les plus jeunes, les enseignants s'appuient aussi sur des travaux d'artistes, insistent sur les solidarités, la coopération

Pas de réponse pédagogique unique, donc. Pas non plus de « recette magique ». Mais des idées, des démarches, des ressources que les acteurs de l'école se partagent, sur Internet, sur des blogs ou les réseaux sociaux. Dans telle école, on a installé une « boîte à questions ». Dans telle maternelle, on a ressorti les albums de lecture sur la gestion des émotions. Avec les plus jeunes, les enseignants s'appuient aussi sur des travaux d'artistes, insistent sur les solidarités, la coopération – quitte à « *pécher un peu par excès d'optimisme* », souffle Mme Guichard. « *On préfère travailler sur comment faire la paix, plutôt que sur comment se passe la guerre* », résume-t-on dans une maternelle de Poitiers.

« S'accorder » avec l'actualité

Le défi à relever auprès des adolescents est d'une autre nature. Difficile, avec eux, de faire l'impasse sur le déroulement du conflit. Et pas seulement parce qu'il est devenu quasiment impossible, quand on a 15 ou 16 ans, d'échapper aux images de la guerre postées sur Instagram, TikTok ou Twitter : à ces niveaux de la scolarité, les opérations militaires font aussi écho aux programmes d'histoire, d'enseignement moral et civique ou de philosophie.

Avec chacune de ses six classes, Stéphane Rio, l'enseignant d'histoire à Marseille, a décidé de consacrer un cours « *en entier* » à la guerre en Ukraine. Il n'exclut pas de faire « *plus* », si nécessaire. Autre discipline, même souci de s'« *accorder* » avec l'actualité : Aline Beilin, qui enseigne la philosophie à Levallois (Hauts-de-Seine), ne fera sa rentrée que lundi 7 mars. Mais elle a d'ores et déjà prévu de « *remettre en jeu* » chacune des quatre séquences travaillées, en janvier, autour du thème « histoire et violence » avec ses lycéens de la spécialité humanités et philosophie. « *Tout ce que nous avions fait en cours était tourné vers une histoire dont j'étais sûre que mes élèves ne feraient jamais l'expérience. Nos certitudes sont aujourd'hui démenties.* »

Si les professeurs expérimentés parviennent à « *créer des passerelles* », à trouver les mots et les références, ce n'est pas le cas de tous. « *Pour les élèves comme pour nous, enseignants, il faut du temps pour apprivoiser le caractère inédit de l'événement et sortir de l'état de sidération collectif* », fait valoir Thibaut Poirot. Agrégé d'histoire, affecté dans un lycée d'Epernay (Marne), ce professeur a mis en ligne, pour le compte de l'Association des professeurs d'histoire et de géographie (APHG), des pistes de séquences (un « *fil conducteur* », explique-t-il), librement accessibles.

« Effet de coagulation »

« *Face à des questions d'élèves qui peuvent être désarmantes, le conseil de prudence à donner à chacun est de prendre le contrôle de sa séance, en posant d'abord des cadres, dit-il, avant d'ouvrir la discussion.* » Pour poser ce « *cadre* », lui conseille de « *remettre les événements dans leur perspective historique* », en revenant sur ceux qui ont suivi la dislocation de l'URSS en 1991, mais aussi d'expliquer les moyens militaires de « *haute intensité* » utilisés par la Russie, l'usage de la « *guerre électronique* » et de la « *guerre informationnelle* »...

« *Nos élèves peuvent eux-mêmes être des victimes de manipulations de l'information* », dit-il. Pour la première fois, il leur a d'ailleurs conseillé de restreindre leurs sources d'information (« *à une ou deux, pour ne pas se noyer* »).

Autre priorité que relaient les enseignants de tous niveaux : aménager des temps de « *pause* », de « *respiration* », pour mieux gérer l'*« inconnu »* et les tensions. « *Après la crise sanitaire et la crise climatique, cette crise géopolitique, ça fait beaucoup à supporter pour nos élèves, il y a comme un effet de coagulation* », commente Christine Guimonnet, secrétaire générale de l'APHG et enseignante à Pontoise (Val-d'Oise). « *Cette génération, bousculée par les crises, me semble d'une grande fragilité et d'une grande maturité à la fois* », témoigne Jean-Michel Le Baut, professeur de lettres à Brest.